

La Bonne Fée

On dit que le temps des fées est passé. N'en croyez rien : il s'en trouve encore, et même plus qu'on ne pense. Pour moi, j'en connais une, aussi puissante que la marraine de Cendrillon, aussi bonne que la protectrice de la Belle au bois dormant, et pourtant si simple et si modeste que jamais, en la voyant, on ne se douterait du rôle qu'elle a joué et du bien qu'elle a fait.

Elle ne s'appelle ni Viviane, ni Titania, mais tout bourgeoisement Marie. Elle n'a pas le teint de lys et de rose, les yeux d'azur et les cheveux d'or qu'on prête aux autres fées : son visage est quelconque, ni beau, ni laid, insignifiant. Ses robes ne sont pas tissées en fil de la Vierge couleur d'aurore : elle est toujours vêtue de laine noire. Mais elle possède une baguette magique avec laquelle elle accomplit des miracles : sa bonté.

Marie épousa à vingt ans un officier d'administration, d'intelligence médiocre et de caractère faible. Les premières années du ménage furent assez heureuses. Mais peu à peu le mari se laissa entraîner à de longues stations au café. Il prit l'habitude de l'apéritif quotidien. Puis, il le lui fallut matin et soir, et il finit par devenir un véritable alcoolique. En même temps, il se mettait à jouer, perdait régulièrement et rentrait chez lui de méchante humeur. Alors, c'étaient de tristes soirées : mots aigres, reproches injustes, scènes violentes parfois, la pauvre femme n'avait plus d'autre lot.

Une autre aurait pris son mari en horreur et l'aurait quitté : elle le plaignit et se promit à elle-même de l'arrêter sur la pente fatale où il glissait. L'œuvre était difficile, mais son cœur lui inspira les moyens de la réaliser. Avec un tact infini, elle évita les discussions pénibles, opposa aux brutalités une inlassable douceur, ferma les yeux sur les erreurs pour épargner à son mari l'humiliation de se voir méprisé par elle, et multiplia au contraire les prévenances et les attentions.

Elle usa encore d'un autre sortilège. Elle avait trois fils et s'était consacrée à leur éducation avec une ardeur passionnée. Elle sut cultiver leur âme, leur donner l'énergie et la volonté qui manquaient à leur père, et faire d'eux de braves et honnêtes garçons. Quand ils eurent quinze ans, elle leur fit jurer qu'ils ne boiraient jamais de leur vie une goutte d'alcool. Les enfants comprirent, admirèrent cette femme qui n'avait jamais un mot de blâme pour son mari et lui témoignait devant eux des égards qu'il ne méritait guère. Leur affection pour elle s'en accrût, ils s'efforcèrent de la contenter en tout, de se montrer dignes d'elle, et ils y réussirent. Tous les trois ont fait leur chemin : deux sont entrés à Saint-Cyr, le troisième à l'École normale.

Marie était déjà bien récompensée par

ses fils. Elle eut une autre joie. Son mari n'était pas méchant. La douceur de sa femme l'avait souvent touché : il avait senti quelques remords de sa conduite et fait effort quelquefois pour en changer. L'exemple de ses fils acheva la conversion. Quand il les vit, devenus hommes, s'abstenir de fréquenter les cafés et les salles de jeu, partager leur temps entre le travail et les causeries avec leur mère, il sentit qu'il ne pouvait garder des habitudes aussi différentes des leurs. Il resta plus souvent au foyer, il n'y trouva que tendresse et respect, car la mère avait appris aux fils qu'ils n'avaient pas à juger leur père, mais à l'aimer. Il fut sensible à ces marques d'affection, il se plut chez lui, il y resta. Il était sauvé.

L'œuvre était achevée, et quelle œuvre ! Créatrice d'âmes, Marie avait été la fée bienfaisante dont la puissance chasse les ténèbres et fait rayonner la lumière.

MARSILE.

CONSEILS DU MÉDECIN

Les personnes qui mangent trop de pain frais — et elles sont nombreuses — ne savent pas à quels accidents elles s'exposent.

Loin de nous la pensée de vouloir dire que l'on ne doit manger que du vieux pain. Non, mais du pain rassis, ce qui est autre chose.

Le pain frais ne subit pas assez la mastication et forme, dans l'estomac, des monceaux qui s'endurcissent et sur lesquels les sucs digestifs ne peuvent travailler.

L'ouvrage de la digestion est donc alourdi, et ces masses qui restent dans l'estomac occasionnent des crampes et ôtent l'appétit. L'estomac ainsi surexcité produit des troubles dans la circulation du sang, des maux de tête, des transports au cerveau, des gastrites, des dyspepsies difficiles à guérir.

Le pain noir, sous ce rapport, est plus dangereux que le pain blanc, car il est plus lourd à digérer.

En résumé, il est de fait notoire — et toutes les sommités médicales sont là pour l'affirmer — que le pain frais est nuisible aux règles d'une bonne digestion et à la santé.

C'est donc une très mauvaise habitude dans les familles de servir du pain frais pour le premier déjeuner ; souvent, il est encore chaud, on le couvre de beurre. Le pain frais avec les aliments gras est un véritable poison, c'est avec du pain rassis que l'on mange du beurre, de la crème ; il n'y a rien de meilleur.

D'APRÈS SES DISCOURS

— Oui, monsieur, comme j'ai l'honneur de vous le dire, j'appartiens à Québec...

— Tiens ! j'aurais cru plutôt que c'était Québec qui vous appartenait.

RECETTE

POUR REMETTRE A NEUF LES JUPES D'ÉTOFFE NOIRE.—Prendre 60 grammes de campêche, coupé en petits morceaux, les enfermer dans un petit sac en toile claire et les faire bouillir dans une chaudière en cuivre, avec une quantité suffisante pour que l'immersion de l'étoffe à raviver soit complète.

Cette étoffe doit d'abord être lavée à l'eau chaude, puis plongée tout humide dans la chaudière, où il faut la laisser bouillir une demi-heure. On retire l'étoffe, on met dans le bain de 5 à 10 grammes de sulfate de fer, on agite pour dissoudre le sel, puis on replonge l'étoffe, on laisse encore pendant une demi-heure, on la retire, on laisse refroidir et on rince à l'eau claire et froide. La teinte noire a repris toute sa pureté.

DONQUICHOTISME

A l'île de Barateria, un quidam entra, un jour, dans la boutique d'un tailleur. Il avait à la main un morceau d'étoffe.

— L'ami, dit-il à l'ouvrier, êtes-vous homme à trouver un manteau dans le coupon de drap que voici ?

— Seigneur, rien ne sera plus facile.

— Très bien. Mais si cela est si facile, ne le serait-il pas aussi d'en trouver deux ?

— Je m'en fais fort pareillement.

— Et trois ?

— Aussi, Seigneur.

— Quatre ?

— De même.

— Cinq ?

— Sans plus de difficulté.

— En ce cas, va pour cinq manteaux.

Le quidam eut les cinq manteaux, mais si petits, si courts, si mesquins, si étroits que cela n'était bon à rien. — De là procès. L'affaire fut portée devant maître Sancho Pança, gouverneur de l'île.

Dans sa sagesse, le juge condamna l'un à perdre son drap et l'autre sa façon.

SENTIMENTS

Deux domestiques se rencontrent.

— Bonjour, Baptiste

— Bonjour, Jean.

— Qu'as-tu donc, tu as l'air tout triste ?

— Mon Dieu, oui ; figure-toi que j'ai donné congé à mon maître !

— Et c'est ça qui t'attriste ?

— Ma foi, oui. Se séparer quand depuis si longtemps on a vécu ensemble, quand on a mangé de la même nourriture, quand on a bu à la même bouteille, quand on a fumé les mêmes cigares ; eh bien ! ça fait toujours quelque chose !

SUR LE BORD DU CANAL

Jambard.—Promettez-moi \$10 et je sauve votre femme.

Le monsieur.—C'est pas ma femme, c'est ma belle-mère.

Jambard.—Eh bien ! promettez-moi \$10 et je la laisse où elle est.